



*"La poésie peut encore sauver le monde en transformant la conscience" Lawrence Ferlinghetti*

*Fait de langue, la poésie est aussi, et peut-être d'abord, « une manière d'être, d'habiter, de s'habiter » comme le disait Georges Perros.*

*Parole levée, vent debout ou chant intérieur, elle manifeste dans la cité une objection radicale et obstinée à tout ce qui diminue l'homme, elle oppose aux vains prestiges du paraître, de l'avoir et du pouvoir, le vœu d'une vie intense et insoumise. Elle est une insurrection de la conscience contre tout ce qui enjoint, simplifie, limite et décourage. Même rebelle, son principe, disait Julien Gracq, est le « sentiment du oui ». Elle invite à prendre feu.*

*Jean-Pierre Siméon, directeur artistique du Printemps des Poètes*

L'œuvre des poètes suivants illustre, chacune à sa manière notre propos : celle des poètes dadaïstes et surréalistes, celle des poètes du Grand Jeu, de la Résistance, de la négritude ou de la Beat Génération... On peut citer encore pour exemple des poètes comme **Vladimir Maïakovski**, **Marina Tsvetaïeva**, **Antonin Artaud**, **Nazim Hikmet**, **Ingrid Jonker**, **Charlotte Delbo**, **Yannis Ritsos**, et plus récemment **André Benedetto**, **Armand Gatti**, **Jean-Pierre Verheggen** ou **Taslîma Nasreen**...

Le comédien **Jacques Bonnaffé** sera le parrain du Printemps des Poètes 2015.

En outre, le 17e Printemps des Poètes mettra en avant l'œuvre de **Luc Bérimont**, qui fait l'objet d'un hommage dans le cadre des célébrations nationales de 2015 à l'occasion du centenaire de sa naissance, ainsi que celle des poètes de l'Ecole de Rochefort.

Le dimanche 22 mars dernier, Pierre et Stéphane se sont donnés rendez-vous à la salle du Royal à Gap pour, cette année encore, lire quelques-uns de leurs poèmes ou d'autres auteurs dans le cadre de ce 17<sup>ème</sup> Printemps des Poètes.

Toujours organisé par l'Office Municipal de la Culture de Gap, sous l'égide de sa présidente Françoise Faure, en collaboration avec la Ville de Gap et la Médiathèque, l'ASCEE 05 a été une fois de plus bien présente dans cette manifestation.



Deux amis, Marc BRAO et Domenico VISCONTI, se sont joints à nous afin d'apporter leur pierre à l'édifice commun bâti ce jour-là. C'était bon de mêler nos plaisirs de lire, d'écouter et d'entendre.



Près d'une centaine de personnes étaient venues s'installer dans la pénombre, oreilles, cœur et raison aux aguets. Qu'elles en soient une fois de plus remerciées.

Merci également aux amis de l'ASCEE qui nous ont témoigné leur soutien sans avoir pu venir sur scène cette fois-ci. Peut-être l'an prochain ?...

Voici l'ensemble des poèmes lus par nos amis de l'ASCEE 05

### 3 poèmes de Pierre PASCAL

Les deux textes suivants sont extraits du recueil «Au fil de l'instant»

#### Doux leurre

C'est le trait de l'archer qui atteint ma poitrine,  
La lance du guerrier qui transperce mon bras,  
La torte Inquisition me tord et me torture,  
Le fouet du négrier me lacère la chair !

Dois-je encore boire, mouton indifférent,  
A la noire source, jamais tarie,  
D'oppression et de haine ?  
Satisfaire au sacrifice perpétuel de nos pairs ?

Par le sang de l'Histoire, il est l'heure, la douce heure ;  
C'est le leurre, le doux leurre de la douleur vaincue,  
Acceptée, intégrée comme métamorphisme :  
Humanité adolescente, souffrance parturiente !

Viens douleur avec moi ! Dans tes bras d'airain,  
Je dormirai, jusqu'à ce que vienne  
La dernière nuit qu'il suffira d'appriivoiser  
Au feu des carcasses harassées d'un passé trépassé.

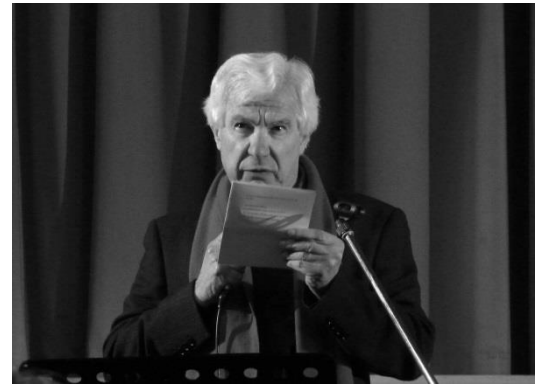
#### Voltaire

Velléitaires,  
Sur l'océan de nos plans, nous voguons,  
Au vent douteux de l'ignorance,  
Aux rames noires de l'insignifiance.

Désinvoltés  
Face à la souffrance qui enfle,  
Le cynisme et l'avidité sont élus et  
La sagesse du monde est toujours pour demain.

Voltes, révoltes et révolutions  
Illustrent une histoire pleine de désillusions,  
Bourdonnement stérile où ressurgit le passé  
Comme étoile nouvelle qui s'est nourrie du temps.

Volutes survoltées,  
Tourbillonnent sans réserve le rêve  
Et les mythes. Et les amours s'invitent  
Au jardin enchanté de Candide.



Ce troisième et dernier texte est extrait du recueil «D'azur et d'or»

## **Antraigues**

Entre les eaux,  
Le poète a laissé son piano,  
Sa guitare, ses livres.  
Il a laissé sa mue mais j'ai trouvé  
Son âme :  
Sur la place où tout  
Ne parle que de lui,  
Dans les ruelles au vent  
Où frémit sa moustache,  
Dans la montagne,  
Où chantent les murettes.  
J'ai ouï un oiseau  
Fier de l'avoir connu,  
J'ai vu trembler les feuilles  
A écouter ses mots.

Une foule esseulée  
Et mue par l'émotion  
Est venue chercher là  
Un peu de vérité,  
La révolte dormant dans les bras  
Du silence, et le rêve niché  
Dans les crocs de l'absence.  
Ci-gît Jean l'adopté et le vif,  
Ci ne meurt et demeure  
Le maître de ces lieux.

## 2 poèmes de Stéphane VIAL-JAIME

### Retrait

Je ne veux de vous que l'indifférence  
Je l'exige  
Comme j'attends  
Du lent éloignement des choses le silence têtue  
De l'ubac enchâssé la froidure  
Et du fond de ta gorge le chaud de ton haleine

Je sens les pointes d'herbes  
Elles me disent que je marche  
Ce n'est plus qu'un murmure  
Celui d'une eau vague  
Qui racle sur la roche la poussière d'or tendre  
Que je retrouve la nuit sur le bord de tes hanches

J'erre en lettres minuscules  
Je gère le peu qu'il me reste  
Et si parfois j'hésite devant le flot qui dévale  
Le temps du cri d'un nocturne  
Je me jette face contre terre  
Car c'est là que je puise ma récolte de sel

Je n'entends nulle voix  
Dans le creux des abîmes  
Je n'en perçois que la longue chute des voyelles  
Quand elles simulent la frayeur  
Devant l'appariement de l'x et de l'y  
Et que tout devient trait.



## Je n'en retiens que cela

Un papillon lutte à terre.  
Ses ailes battent encore dans la poussière de ciment.  
Il est gris, poudré comme un acteur de théâtre et quand je me penche vers lui,  
C'est à peine si je l'entends me murmurer des choses insensées.  
Hier, quand il est né, au lever du jour,  
Je froissais entre mes mains des feuilles de caféier.  
Elles en étaient trempées, d'eau, de parfum, d'un reste de carmin,  
D'une lointaine odeur de vin, d'un effluve de tomates d'arbre tombées à terre, de vanille...  
A mon côté, un colibri est suspendu dans l'air,  
Dans ma rétine desséchée, son image.  
Le papillon ne bouge plus.  
Dire ce que j'ai vu ce jour-là  
Dans l'Ande colombienne.  
Sous les coups d'un autre homme  
Qui riait en lui brisant les côtes à coups de gourdin,  
Un homme a vu son corps se déformer.  
Son cœur, grossi de douleur, semblait un animal obscène,  
Affamé de secousses haineuses, suffocantes, de paroles vaines.  
Sa maison est petite, des murs de briques rouges,  
Un badigeon blanc du côté de la ruelle.  
Sur le toit, des tôles en fibro,  
Une alcôve ouverte au vent, un plancher balayé de frais.  
On voit encore les taches laissées par l'eau dispersée à la main.  
Le soir tombe.  
L'homme ouvre sa chemise, me dévoile son corps.  
Là-haut, les rangées du café planté voici déjà cinq ans.  
Je l'entends à peine.  
Les griffettes d'un petit oiseau noir ont percé son muscle.  
De son bec, cette pierre de jais picore le sein gauche,  
L'abîme comme une alène épuisée le cuir bouilli du crépin,  
Claque ses ailes sur la peau vierge.  
Une corde de vif-argent rejoint ses flancs, ses côtes baignées de ce crobard d'affluent,  
S'y assèche dans l'aine tremblante de fièvre.  
L'homme est tout près.  
Sa femme rit en me voyant,  
M'envoie chercher un couple de vieillards dans la *finca* voisine,  
M'invite à m'asseoir avec eux.  
Lui, elle, les deux enfants, les deux vieux qui regardent mes mains.  
Paysans sans bêtes désormais,  
Ils me demandent en souriant quel est mon métier,  
Heureux quand je leur dis que je conduis l'eau dans mon pays.  
Que je suis prairier et la mène ici et là,  
De la branche-mère à la parcelle impatiente.  
Que j'en recouvre la terre quand le monde dort,  
En change la couleur de l'herbe au fort de mon bonheur,  
En ébroue de ses fétus la rigole assommée de chaleur,  
L'étrille de ses dernières rancœurs.  
Que je la donne au paysan  
Mais aime être seul quand elle vient buter sur la martelière.  
Qu'alors elle se croit libre et agit comme.  
Que cela seul résonne dans le réveil du monde.  
La vieille serre doucement mon bras, fait glisser lentement ses deux mains sur mon visage.  
Ses paumes sont douces,  
Elle me ferme les paupières.  
Je ne lui apprends rien.  
Elle me laisse croire le contraire.  
Je n'en retiens que cela.

*Finca* : petite exploitation agricole

*Praier* ou *prayer* : terme occitan (sans le y) et de vieux français désignant un garde-canal chargé de distribuer, par le biais de rigoles, l'eau destinée à l'irrigation des terres agricoles

Stéphane a également lu un poème de Salah GARMADI, poète tunisien décédé en 1982...

« **Conseil aux miens pour après ma mort** » extrait du recueil « Nos ancêtres les Bédouins » (PJO – 1975)

« Si parmi vous un jour je mourais  
mais mourrai-je jamais  
ne récitez pas sur mon cadavre  
des versets coraniques  
mais laissez-les à ceux qui en font commerce  
ne me promettez pas deux arpents de paradis  
car je fus heureux sur un seul arpent de terre  
ne consommez pas le troisième jour après ma mort le  
Couscous  
traditionnel  
ce fut là en effet mon plat préféré  
ne saupoudrez pas ma tombe de graines de figues  
pour que les picorent les petits oiseaux du ciel  
les êtres humains en ont plus besoin  
n'empêchez pas les chats d'uriner sur ma tombe  
ils avaient coutume de pisser sur le pas de ma porte  
tous les  
jeudis  
et jamais la terre n'en trembla  
ne venez pas me visiter deux fois par an au cimetière  
je n'ai absolument rien pour vous recevoir  
ne jurez pas sur la paix de mon âme en disant la vérité  
ni même en mentant  
votre vérité et votre mensonge me sont chose égale  
quant à la paix de mon âme ce n'est point votre affaire  
ne prononcez pas le jour de mes obsèques la formule  
rituelle :  
" il nous a devancés dans la mort mais un jour nous l'y rejoindrons "  
ce genre de course n'est pas mon sport favori  
si parmi vous un jour je mourais  
mais mourrai-je jamais  
placez-moi donc au plus haut point de votre terre  
et enviez-moi pour ma sécurité »

... et un dernier d'un ami, Sergé BERLANGER, vivant à Guillestre.

J'avais gardé mémoire  
du pelage d'un chien  
et du bout de tes mains  
au fond d'un peu d'armoire

Où ai-je tant couru  
Que mon corps est si froid  
Dans une boîte en bois  
Avec des fleurs dessus ?

J'avais chanté cet air  
A cajoler l'enfant  
Quand il perce ses dents  
Et qu'on l'aime sur terre.

Où ai-je tant couru  
Que j'ai perdu le Nord ?  
Un voleur est venu  
Qui m'a jeté dehors.

Et mes derniers écus  
Sont au porteur du corps